



HAL
open science

Le Conseil de Newton

Pierre Macherey

► **To cite this version:**

Pierre Macherey. Le Conseil de Newton. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1990, 3, pp.22-26.
hal-03396284

HAL Id: hal-03396284

<https://hal.science/hal-03396284v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Harpo Marx jouant Newton dans : *The story of mankind*, 1957

LE CONSEIL DE NEWTON

Une utopie scientifique

Pierre Macherey

Dans ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiées en 1803, Saint-Simon communique le projet, tellement neuf pour son époque qu'il est sur le moment passé inaperçu, d'un monde dirigé par des savants, symboliquement réunis dans un «Conseil de Newton», désigné par des électeurs-souscripteurs appartenant à tous les pays d'Europe.

En 1803, Saint-Simon a quarante-trois ans. Originaire de la grande noblesse du Nord de la France - il est apparenté au duc de Saint-Simon, le mémorialiste de la cour de Louis XIV -, il a participé dans sa jeunesse à la guerre d'indépendance de l'Amérique. Rallié aux idéaux de la Révolution française, il a publiquement renoncé à son titre de comte pour devenir, à l'occasion d'un baptême républicain, le «citoyen Bonhomme». Entre 1790 et 1800, il s'est surtout consacré à des affaires d'argent, et ses spéculations sur les biens nationaux lui ont permis d'amasser une importante fortune qu'il a presque aussi vite dépensée : il survivra dans la misère, secouru par d'anciens domestiques, sous l'Empire, avant de refaire surface pendant la Restauration, à coup de souscriptions publiques lancées en vue de soutenir les mirifiques projets que son imagination fertile n'a cessé de lui suggérer. Il est difficile de comprendre comment il a été amené à s'engager dans la carrière d'un réformateur social, qui fera de lui l'un des fondateurs de la pensée socialiste moderne. Il a lui-même raconté qu'au cours de son incarcération dans la prison du Luxembourg, où l'avaient conduit sous la Terreur ses périlleuses entreprises financières (c'est ainsi qu'il avait, par exemple, cherché à négocier la toiture de Notre-Dame pour en fondre le plomb), son ancêtre Charlemagne lui était apparu en songe pour lui dire : *«Depuis que le monde existe, aucune famille n'a joui de l'honneur de produire un héros et un philosophe de première ligne; cet honneur était réservé à ma maison. Mon fils, tes succès comme philosophe égaleront ceux que j'ai obtenus comme militaire»*. Ce qui est sûr, quelle qu'ait été la source de son inspiration, c'est que Saint-Simon a été très tôt hanté par cette question ; quel type nouveau de société doit sortir de la Révolution, et comment en faciliter la réalisation ?

En réponse à cette question, Saint-Simon a successivement esquissé trois systèmes de pensées. Il a d'abord essayé d'imaginer la société de l'avenir à partir d'un modèle scientifique : c'est la doctrine du *physicisme* qu'il a entrepris de développer entre 1800 et 1814. Ensuite, il a privilégié un modèle économique, à travers la doctrine de l'*industrialisme* qu'il a propagée entre 1814 et 1824. Enfin, la dernière année de sa vie, en 1825, il a substitué aux précédents un modèle religieux, on dirait aujourd'hui *idéologique*, auquel il a donné le nom de *nouveau christianisme*, qui a été développé après sa mort par l'école saint-simonienne, animée par ses derniers disciples, école dont l'influence s'exercera largement sur l'histoire de la société française pendant tout le XIX^e siècle.

Les *Lettres d'un habitant de Genève* sont le premier livre écrit et publié par Saint-Simon : elles appartiennent à la première phase de sa carrière, celle où il a reconnu à la science, et aux savants, l'initiative de réorganiser la société après la crise révolutionnaire, idée qui, plus tard, à un moment où la pensée de Saint-Simon se sera engagée dans de nouvelles directions, sera reprise par Auguste Comte comme base de sa propre élaboration doctrinale. Ce texte, trop peu connu aujourd'hui encore, étonne d'abord par sa puissance visionnaire, tout à fait caractéristique de la manière de son auteur, qui a été un infatigable promoteur d'idées. Mais une lecture plus attentive permet de déceler, au-delà d'une exposition dont la véhémence ne parvient pas à dissimuler le désordre, un dessein assez cohérent, qui s'articule autour de deux concepts, inédits au moment où ils ont été publiés, et qui étaient porteurs d'un certain avenir théorique : ceux de *pouvoir spirituel* et d'*organisation*.

Vers la fin de son ouvrage, Saint-Simon, se faisant l'interprète d'une révélation divine, décrit minutieusement les rites du *conseil de Newton*, réuni autour du *temple* où se déroule un double culte, intérieur (réservé aux membres du conseil) et extérieur (ouvert à l'humanité). Au temple se rattache tout un ensemble d'institutions, Saint-Simon précise : "*des laboratoires, des ateliers, des collègues*". On voit s'élaborer ici le double paradigme de la cité scientifique et de la société-atelier, combinant les capacités des concepteurs et des producteurs en vue de constituer le modèle d'une nouvelle forme communautaire. Saint-Simon écrit encore, au nom de *Dieu* qu'il invoque : "*Tous les hommes travailleront, ils se regarderont tous comme des ouvriers attachés à un atelier, dont les travaux ont pour but de rapprocher l'intelligence humaine de ma divine prévoyance : le conseil en chef de Newton dirigera les travaux, il fera ses efforts pour bien comprendre les effets de la pesanteur universelle ; elle est la loi unique à laquelle j'ai soumis l'univers*".

Si la science remplit le rôle de ce que Comte a appelé plus tard une *force sociale*, c'est parce que, en raison de l'universalité de ses principes, elle est en mesure d'exercer une fonction exemplaire de direction : en d'autres termes, savoir c'est pouvoir, les mêmes lois valant pour la nature et pour la société. Considérée très

généralement, cette idée semble prolonger une autre *utopie* : celle de Platon qui, dans la République, avait déjà réservé aux savants, c'est-à-dire aux détenteurs d'un savoir proprement théorique, la charge de rétablir et de maintenir l'ordre dans la cité. Mais le projet de Saint-Simon diffère de celui de Platon sur un point essentiel, et c'est ici précisément, qu'intervient la notion d'un *pouvoir spirituel*. Pour Saint-Simon, il ne s'agit nullement de confier aux savants la conduite effective des affaires publiques, c'est-à-dire de leur faire assumer la charge de ce qu'il appelle un pouvoir temporel, qu'il distingue du pouvoir spirituel : mais il faut au contraire maintenir leur initiative au-dessus d'une telle préoccupation, au nom de la distinction fondamentale qui sépare des intérêts particuliers et des intérêts universels, ces derniers étant précisément ceux du savoir dont ils sont les créateurs. A partir de ce principe, s'explique la structure duelle de l'architecture idéale imaginée par Saint-Simon : d'une part le temple (lui-même divisé en deux niveaux : un mausolée souterrain et un lieu de culte public), d'autre part les ateliers, les laboratoires et les collèges, réservés aux tâches de formation et d'exécution qui font vivre matériellement la société. La science, du sein de son inviolable sanctuaire, dirige, mais ne gouverne pas.

C'est pourquoi Saint-Simon a placé son *conseil de Newton* au-dessus des États, et en a fait une sorte de parlement européen avant la lettre : il situe ainsi le pouvoir spirituel au-delà de ce qu'il appelle les *égoïsmes nationaux*, et c'est précisément en raison de cette situation qu'il lui reconnaît une fonction essentielle de coordination, celle, comme il dit, de *combiner les intérêts*. A certains égards, la conception de Saint-Simon semble s'inscrire dans la perspective de ce qu'on appelle un *organicisme* : pourtant, son organicisme diffère de celui qui sera professé un peu partout dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, dans la mesure où il transcende ainsi l'existence singulière des peuples. Fonder un organicisme sur la prééminence, indépendamment de la personne des savants eux-mêmes, d'une loi scientifique, celle de l'attraction universelle, c'est le dissocier de la réalité particulière des nations déjà constituées, et c'est prophétiser la nécessité de leur reconstitution sur des bases universalistes, celles d'une totalité qui n'est pas d'emblée inscrite dans l'existence physique et concrète d'un *corps*.

Qu'est-ce qui permet alors de parler à propos de Saint-Simon d'un organicisme? C'est apparemment sa référence insistante au concept d'*organisation*, en rapport avec le projet d'une *physiologie sociale* qui traverse déjà son texte de 1803 : "*Mes amis, nous sommes des corps organisés ; c'est en considérant comme phénomènes physiologiques nos relations sociales que j'ai conçu le projet que je vous présente, et c'est par des considérations puisées dans le système que j'emploie pour lier les faits physiologiques que je vais vous démontrer que le système que je présente est bon.*" Ici encore, on peut voir une réminiscence platonicienne, appuyée sur la représentation d'une structure

sociale tripartite, dont les éléments s'associent dans le fonctionnement harmonieux d'une totalité ordonnée. Saint-Simon, au début de ses *Lettres*, distingue trois *classes* (c'est exactement le terme qu'il utilise) dans la société : les *hommes de génie*, au premier rang desquels les savants, avec à leur tête les mathématiciens; à l'autre bout, tous ceux qui exécutent les tâches de la production matérielle ; et entre les deux, ceux qui n'effectuent aucun travail, intellectuel ou manuel, c'est-à-dire les possédants.

Le Conseil de Newton remplit une *fonction* essentielle, au sens physiologique du terme, d'organisation, en surmontant l'opposition des propriétaires et des travailleurs, dont les divergences d'intérêt expliquent, selon Saint-Simon, les événements de la révolution. La science *organise* dans la mesure où elle est censée échapper à ce conflit d'influence : elle réalise ainsi le paradoxe d'une organisation sans organisme, transmuant la particularité des intérêts en un système universel de valeurs dont le besoin devrait se faire reconnaître par tous. D'où la nécessité, pour faciliter la mise en place d'un tel type de société, d'organiser la science elle-même, en coordonnant les efforts des travailleurs intellectuels qui assument la responsabilité de son développement : ce sera, d'après Saint-Simon, la tâche de la *Nouvelle Encyclopédie*, d'où doit se dégager le plan idéal de la cité scientifique, servant elle-même de modèle à la société-atelier qui devra se constituer à son image.

Comme on l'a indiqué, Saint-Simon a ensuite modifié sa conception, en déplaçant des savants sur les entrepreneurs, dans sa période industrialiste, puis sur les producteurs eux-mêmes, - c'est la signification de son nouveau christianisme, qui préfigure une sorte de communisme -, cette fonction de synthèse dont il fait dépendre l'organisation de la société. Mais, à aucun moment, il n'a envisagé de faire porter sur les personnels de l'État et de son administration la responsabilité d'une telle coordination : ainsi, il a contribué à la dissociation du social et du politique qui constitue l'un des acquis essentiels de la pensée du XIX^{ème} siècle, et qui n'est pas, comme on l'interprète souvent, l'apanage du courant libéral et politique. En s'appuyant au départ sur un idéal scientifique pour penser la figure inédite d'une société sans État, Saint-Simon s'est dirigé vers un concept nouveau du pouvoir, dont le savoir lui prêtait justement l'image exemplaire : celui d'un pouvoir immanent à la société et diffusé dans l'ensemble de son réseau, donc irréductible à telle ou telle de ses parties qui, s'isolant par rapport à toutes les autres, exercerait sur elles une domination et un contrôle, instaurant un rapport d'autorité externe faisant appel à une transcendance pour se légitimer. Peut-être est-ce cette idée qui définit essentiellement la démarche d'un *socialisme utopique*.